

Raphaël CONFIANT face aux JUIFS « innommables » : OBSESSION et DÉNÉGATION

Jean Szlamowicz

Linguiste (Université d'Orléans).

Après le flot d'encre qu'ont fait couler deux textes de l'écrivain Raphaël Confiant concernant, en vrac, l'humoriste Dieudonné, Jean-Marie Le Pen, les « Innommables » (les Juifs), le crime contre l'humanité, la colonialisation et le nationalisme martiniquais¹, on a vite oublié le dérapage de l'écrivain. Pourtant, il persiste dans ces textes des éléments qui polluent les débats de manière endémique. Cet article tente d'apporter un éclairage sur le type d'argumentation utilisée, à la fois sur son originalité et la continuité avec des modèles éprouvés.

Ces textes sont édifiants en effet pour les structures inconscientes ou inavouées qu'ils révèlent, à l'œuvre dans une bonne partie de leur argumentation tiers-mondiste, faisant appel à la mémoire de la colonialisation de manière perverse, épousant par là un dénigrement des valeurs occidentales recoupant notamment la propagande islamiste. Les multiples entorses à la réalité historique dont ils sont truffés indiquent un déni de réalité qui constitue un élément central de l'argumentation. Le motif de l'accusation/dédouanement qui permet à Confiant d'accuser les Juifs tout en se défendant d'être antisémite représente un autre pivot textuel. Cela met au jour la figure de la dénégation : Confiant n'a rien contre les Juifs, mais il ne cesse d'en parler.

Résumons les conclusions du premier texte :

- Dieudonné est excusable de frayer avec Le Pen

parce que Dieudonné est victime du racisme
parce que Dieudonné ne reçoit pas le soutien des Juifs

– Les Juifs ne devraient pas s'identifier à l'Occident mais faire cause commune avec le Tiers-Monde.

L'article du 9 décembre paru dans *Le Monde*, où n'apparaît plus le terme d'« innommable », reprend pour l'essentiel les mêmes arguments, et revient sur deux points :

– Le nationalisme martiniquais, qui autorise à traiter en partenaire tout représentant de la métropole, y compris l'extrême-droite française.

– La notion de crime contre l'humanité, récusée par Confiant qui ne veut pas en être tenu pour « coupable ni responsable ».

Ces textes sont articulés autour du *pathos* : ils tentent d'emporter l'adhésion en soulevant l'indignation morale. A ce titre, ils relèvent de l'argumentation « pathétique » car loin d'une démonstration, ils sont construits sur des raisonnements qu'Aristote appelle dialectiques, c'est-à-dire fondés sur des présomptions et non des faits.

Ces textes se caractérisent donc d'eux-mêmes par leur caractère hyperbolique et leur approximation historique. Ils n'en diffusent pas moins les fondements de débats pervertis, notamment par le placage d'identités imaginaires. C'est cet enfermement identitaire qui est le ressort même de l'éternelle vindicte judéophobe.

Pluriel et polarisation

Le titre du journal *Le Monde* pose l'existence de l'entité collective, « les Noirs » dont il présuppose une unité de pensée (Confiant dit « les « Nègres »). Sur le plan linguistique, la désignation de l'humain par la couleur de la peau n'est pas une pure opération référentielle car elle est de nature symbolique et non physique. Le passage au pluriel effectue une opération supplémentaire qui n'est pas de simple désignation. Pluraliser une notion désignant des humains a des effets qui ne sont pas seulement quantitatifs mais qualitatifs. La notion de « Noirs » construit un sous-ensemble de la catégorie « être humain » à partir de la seule propriété pigmentaire, aveugle à la culture ou à l'histoire, regroupant des populations existant dans le monde sans lien entre elles que cette qualité biologique. Que ce soit dans une optique péjorative ou valorisante, c'est une approche raciale qui attribue une pensée correspondant à un trait physique.

Pour faire exister cette entité sur le plan idéologique, Confiant lui oppose une autre entité : « la société raciste occidentale ». D'un point de vue axiologique, le terme de « raciste » est ambivalent. Il possède une valeur référentielle neutre désignant les théories classant l'humain en fonction de caractéristiques physiques.

Mais dans le système de valeurs qui est celui de l'Occident d'aujourd'hui², ce terme s'est accru d'une valeur appréciative négative : le racisme est condamné, moralement et légalement et fait figure d'archétype de l'inacceptable. Il désigne du reste moins des théories raciales proprement dites que la haine identitaire. C'est bien parce qu'il représente un consensus moral indiscutable qu'il peut être brandi comme insulte absolue³.

Parce que le terme « racisme » cumule valeur désignative et valeur axiologique, dire « la société raciste occidentale », c'est présenter un constat comme objectif et l'assortir d'une condamnation morale. Mais le constat-jugement de Confiant est une présomption qui n'est pas démontrée. Cela lui sert à effectuer une polarisation manichéenne posant deux entités absolues (Noirs / Blancs) qui n'existeraient pas seulement selon un *distinguo* physiologique objectif (comme « les gros et les maigres ») mais idéologique : il s'agirait de deux entités opposées. A ce prédicat d'existence implicite, Confiant ajoute une qualification. Ces entités seraient dotées d'une propriété inaltérable, trans-sociale et trans-historique : les Noirs sont des victimes et les Blancs sont des racistes-génocidaires.

Le schéma identitaire se complique quand « Noirs » devient synonyme de « Tiers-Monde », et « Blancs » synonyme d'« Occident ». Il propage ainsi la confusion entre misère économique et pigmentation (« nous, gens du Tiers-Monde, gens de couleur »). L'empilement des identités est à son comble quand il amalgame époques et civilisations en rassemblant « les Amérindiens génocidés par Colomb et ses descendants, ou les Nègres esclavagisés » ainsi que les Algériens⁴, Vietnamiens, etc. Il crée donc avec ce « nous » un groupe dans lequel il s'inclut (ainsi que, théoriquement, les Juifs).

A partir du cas de Dieudonné, Confiant construit une polarisation généralisée : « les métis vivant en Occident » s'opposent à « la société raciste occidentale ». Il parle de métis obligés de renier leur « part blanche » et d'autres qui renient leur « part noire ». Dans cette pensée racaliste au flou notionnel total, pour Confiant, l'être de l'humain, c'est d'être coloré. Il dissocie ainsi la possibilité d'une pigmentation noire et de l'appartenance à l'Occident⁵ : quand il parle des « métis vivant en Occident », il les définit comme fondamentalement allo-gènes. Les métis seraient donc « en Occident », localisation purement accidentelle, et non « Occidentaux », définition ontologique profonde, ce que seraient les Blancs. Le critère d'appartenance à « l'Occidentalité » est donc ici lié à la couleur de la peau et non à la nationalité ou à la culture : c'est bien une conception raciale.

Selon l'axiome implicite qu'un Noir ne peut pas être raciste, il pose une identité ontologiquement raciste de l'Occident, créant un axe où l'Occident-massacreur est le Mal absolu. La pluralisation, la généralisation, les groupages

notionnels abusifs aboutissent à une vision d'exclusive des groupes ainsi constitués : on est soit noir, soit Occidental. C'est donc dans le même mouvement où il accuse l'Occident de racisme, qu'il pose une vision ségrégationniste des rapports avec l'Occident⁶. Pire encore, c'est un procédé d'essentialisation : le Noir ne peut qu'être victime et non-occidental... et fort « logiquement » tout non-occidental ou tout persécuté-par-l'Occident est du même bord que les Noirs. Il impose ainsi à des groupes de populations très divers un positionnement idéologique. La construction de ce « super-groupe » a pour fondation une qualité unique : celle d'avoir été victime. C'est là qu'intervient dans son argumentation le groupe-tiers par excellence, celui des Juifs-innommables.

Le tiers juif et le syllogisme victimaire

La notion de victime présuppose l'existence d'un agresseur. En ayant procédé à une polarisation mi-raciale, mi-idéologique reposant sur la définition d'un agresseur comme pôle de référence, Confiant fait une lecture morale de l'histoire selon le paradigme victimaire. Il ne supporte pas qu'un « Euro-américain » fasse « une leçon de démocratie, de tolérance et de droits de l'homme » au motif d'avoir « génocidé les Amérindiens, esclavagisé les Nègres, chambres-à-gazé les Innommables, gégénisé les Algériens, napalmisé les Vietnamiens ». Outre que la démocratie et les droits de l'homme sont bel et bien une invention Occidentale (ne lui en déplaise), Confiant affirme la responsabilité collective de l'histoire des uns et des autres dans un grand mélange trans-historique : les Français sont responsables de l'histoire des Américains, les Britanniques des Allemands, etc. à toutes les époques ! Comme si l'histoire des conflits Occidentaux était orientée de manière allogène uniquement vers l'anti-Occident, selon une volonté vicieuse d'un Occident pervers. Confiant néglige ainsi des évidences : l'Occident s'est aussi fait la guerre à lui-même et les conflits existent entre toutes les nations ou ethnies du monde. Les événements du Rwanda ont rappelé que l'Occident était très loin d'avoir le monopole du racisme et du génocide. Pourtant, la polarisation est claire : l'Occident « a massacré l'homme partout où il l'a trouvé » et l'« l'homme du Tiers-Monde » serait, *essentiellement*, vierge de tout crime⁷.

Dans cette problématique caricaturale, ignorant délibérément l'histoire du monde, le statut des Juifs devient problématique puisqu'ils représentent pour Confiant l'archétype des victimes tout en étant parties prenantes de la civilisation occidentale. Son axiome « est non-Occidentale, toute victime de l'Occident » bute sur les Juifs.

Que leur reproche-t-il exactement ?

– l'idée de crime contre l'humanité (« on veut me faire endosser l'Inquisition, les pogroms, la rafle du Vel d'Hiv' et la Shoah »).

- le sionisme et Israël (les « crimes perpétrés » par Israël).
- qu'on puisse lui reprocher d'être antisémite.
- qu'un Juif puisse se dire occidental.

A qui s'en prend Confiant ? Aux Juifs en général. Sur quelles bases ? Deux citations (l'une de Roger Cukierman et l'autre anonyme) lui suffisent à s'autoriser un discours sur la totalité des « innommables ». Cette globalisation trahit un fantasme : ce sont les Juifs tels qu'il veut les voir. Certes, s'il les fustige, c'est parce qu'ils ne seraient pas assez proches du camp des victimes : c'est une fraternité déçue ! En définissant les Juifs uniquement de manière victimaire, il les aligne sur le statut de victime coloniale qui définit pour lui le « Nègre ». Outre qu'il s'agit d'une définition historiquement abusive, le parallèle est asymétrique car si Confiant définit les Noirs par la seule pigmentation, ce qui est un néant culturel, le peuple juif se définit par des liens symboliques, des textes, une histoire et une transmission qui ne sont évidemment que les leurs propres.

Dans le champ victimaire qui constitue l'espace mental que Confiant promet, il pose un syllogisme que l'on peut résumer ainsi :

- Majeure : Les Noirs (« nous », « l'homme du Tiers-Monde ») sont des victimes.
- Mineure : Les Juifs sont des victimes.
- Conclusion : les Juifs doivent penser comme les Noirs.

Entre « nous » et « l'Occident » surviennent les Juifs... Bien sûr, le « nous » inclusif que Confiant s'autorise est une globalisation attribuant une position à un ensemble par lui créé : ce « nous » signifie « moi ». Sa triple polarisation trahit un désir : celui que « les Noirs » pensent comme lui et que les Juifs en fassent autant⁸. Ce désir de consensualité égocentrée se heurte à l'épreuve de la réalité. D'où toute une modalité de la contrainte lancinante : « (...) comment donc un tel peuple peut-il se réclamer de la... civilisation et de l'Occident » se lit « il ne *doit* pas se réclamer ». « Ils ne sont pas du même bord que nous » se lit « ils *devraient* être du même bord ». La modalité en « pouvoir » exprime le choc du contrefactuel : cela peut être alors que cela ne devrait pas. Cette expression d'une déception, d'une réalité qui ne passe pas est un jugement d'affect, non de politique ou de morale. Entre ce qu'il imagine – son désir – et la réalité, l'écart est tel qu'il rejette l'objet de la déception dans le néant rancunier de l'innommable.

Cela s'exprime dans un autre raisonnement (présent dans l'article du *Monde*) :

- a) Les « Nègres » ne sont pas antisémites.
- b) Il y aurait de bonnes raisons de l'être.

c) Grâce aux Juifs, les « néocolons » veulent se débarrasser des intellectuels « nègres » en les décrédibilisant⁹.

Les Juifs passent ainsi du côté des bourreaux. Car il ne suffisait pas que les Juifs qu'il projette ne soient pas assez proches, il faut aussi qu'ils soient des ennemis. C'est le même raisonnement qui excuse Dieudonné, qui ressentirait une double souffrance : « l'une liée à sa personne, à son être métis » et l'autre liée « à ces gens qu'il est interdit de nommer ». Il souffre donc du racisme... et des Juifs¹⁰.

C'est au terme d'une dépersonnalisation totale que Confiant parvient à produire un discours hyper-générique : tout Noir est ainsi esclave colonisé, tout Juif est pogromisé, tout Blanc est colonisateur et nazi *une bonne fois pour toutes*. Il décrète la permanence historique des propriétés des peuples et sélectionne les faits historiques qui permettent de procéder à cette essentialisation des individus. Bien sûr, il ne sélectionne que le passif sans jamais mentionner l'actif. *Ce simple prélèvement sélectif est un indice de déni*. Pour satisfaire son désir, tout membre du groupe est ramené à la seule détermination du paradigme racial-victimaire qui efface ainsi les différences de classes, d'époque ou de cultures. Cette motion de rejet des Juifs reposerait sur des faits objectifs qui prouveraient que les Juifs sont des traîtres à la cause qu'il leur a imposé d'endosser.

Dénis et mythéologies

Confiant se revendique de l'objectivité : l'histoire donnerait raison à son analyse. Mais dans sa mémoire sélective de l'histoire percent ses multiples dénis. Si la réalité n'est pas telle qu'il la dépeint, est-ce par mauvaise foi ou par ignorance ? En fait, cela revient au même : qu'on mente sur le réel ou qu'on le méconnaisse, les conclusions qu'on en tire relèvent du désir – la polarisation qu'il opère est déjà une projection désirante. C'est le propre de la satisfaction hallucinatoire du désir que d'arranger la réalité pour qu'elle corresponde au vouloir-plaisir.

Tentant de gommer le divorce entre son discours et la réalité, il a recours à un procédé que la rhétorique classique appelle une conglobation : l'accumulation massive d'arguments. Leur approximation même est secondaire par rapport à l'effet de masse : comme si les erreurs n'étaient que des détails dans un flot dont la vague dirait la vérité. Cette conglobation de demi-vérités est au contraire l'indice d'un refus du réel et un simple moyen rhétorique.

C'est évident dans son utilisation de « mythéologies ». J'appelle « mythéologie » des formations discursives relevant du récit, aboutissant à la construction d'une doxa : ce sont des mythes (au sens de détournements de la réalité),

qui sont de nature idéologique (au sens où ils expriment des intérêts particuliers).

Confiant tente de faire passer le racisme définitoire de l'Occident pour évidence consensuelle. Cette amnésie partielle présente l'histoire de l'humanité uniquement du point de vue occidental – comme si les guerres et les conflits d'identité n'étaient pas le lot de l'humanité. Il affirme en une fausse provocation que la civilisation serait une barbarie déguisée (sans se rendre compte qu'il parle là en fonction... de valeurs judéo-chrétiennes !).

Il commente alors ses deux citations :

'Il faut que tous les pays Occidentaux, tous les pays du monde civilisé, se mobilisent contre l'Iran.' (...) je sais très bien avec ce genre de déclarations, dans quelle catégorie quelqu'un comme moi se retrouve classé : dans celle de non-civilisés.

A vouloir à tout prix imputer du racisme aux Juifs, il se range du côté du militarisme islamiste iranien plutôt que de la civilisation dont personne ne l'a exclu : c'est lui-même qui choisit de s'auto-victimiser en se plaçant dans ce camp ! Autre paradoxe : le racisme serait « la réalité que cherchent à dissimuler tous les donneurs de leçons droits-de-l'hommes et pseudo-démocrates. » Si l'Occident avait pour programme fondamental le racisme, pourquoi aurait-il une législation anti-raciste ? Pourquoi aurait-il justement construit les concepts de démocratie et de droits de l'homme ? Après tout, les sociétés qui vivent sous la chariah ne se privent pas d'exclure et de hiérarchiser les humains dans la loi (dhimmis, femmes, infidèles...). En ne retenant que l'écart vis-à-vis de l'idéal, certes critiquable, plutôt que le cadre idéal lui-même, il fait de l'Occident le Mal absolu, sans aucune comparaison avec d'autres civilisations. Ce récit de l'histoire pose d'emblée ce qu'il entend démontrer car il est structuré en vue d'une fin : la condamnation morale. Tout ce qui ne contribue pas à la démonstration est écarté.

– Autre mythéologie, convoquée ici pour reprocher une sorte d'incohérence historique au peuple juif : le sionisme et la naissance d'Israël comme réalités occidentales.

Car pour autant que je sache, l'idéologie sioniste n'est pas née dans les communautés juives du Maroc, du Yémen ou d'Irak ! (*Le Monde*)

Rappelons ce que les consciences modernes oublient : l'histoire du sionisme est, par définition, aussi vieille que l'exil d'Israël. L'avènement d'Israël en 1948 marque donc une reconquête politique, mais pas une émergence : une renaissance, mais pas une naissance. L'objectif argumentatif de Confiant est de présenter Israël comme fondamentalement lié à la souffrance née en Occident. Rappelons cependant le constat historique de Shlomo Avineri : « [le XIX^e siècle est] économiquement, socialement, politiquement et intellectuellement,

le plus révolutionnaire de l'histoire juive. (...) En 1914, un siècle d'émancipation a fait passer la vie juive de la périphérie au centre de la société européenne. (...) De marginale, leur communauté est devenue la grande bénéficiaire des Lumières, de l'Emancipation et de la Révolution Industrielle¹¹. » C'est donc à une époque où la situation des Juifs de diaspora témoignait d'une amélioration inédite qu'apparaît le projet politique de l'Etat hébreu.

Inversement, Raphaël Confiat oublie un fait capital du peuplement d'Israël : ce sont 900 000 Juifs chassés des pays musulmans qui sont venus peupler Israël dans les années 1940-1970¹²...

Le récit implicite propagé par Confiat est là encore résumable par un syllogisme, celui qui consacre l'alliance des Juifs-victimes avec l'Occident-bourreau :

Majeure : l'Occident est colonialiste-criminel.

Mineure : Israël est soutenu par l'Occident.

Conclusion : Israël est colonialiste-criminel.

– En effet, ce lien d'Israël avec l'Occident est à relier avec le paradigme victimaire où Israël serait un Etat intrinsèquement criminel. Confiat évoque

« des images de centaines d'enfants et de femmes froidement abattus, depuis 1948, à Gaza et en Cisjordanie (...) les maisons dynamitées, les assassinats ciblés de militants, l'emprisonnement de dirigeants palestiniens.

Nous ne reviendrons pas sur la déformation des faits concernant Israël, suffisamment documentés par ailleurs. Contentons nous de remarquer que :

– *argumentativement*, Confiat gomme les agressions dont Israël est victime depuis le début de son existence. Ce point de vue tronqué est une véritable négation historique et un aveu de parti pris : pourquoi ne pas être honnête s'il est sincèrement sans animosité vis-à-vis des Juifs ?

– *stylistiquement*, le recours à des formules-clichés est orienté : « froidement abattus » est une expression qui désigne un meurtre de sang-froid. Il insinue de fait que les Israéliens procèdent à des exécutions d'enfants avec préméditation. La récurrence de ce genre de formulations dans les quotidiens de grande diffusion, sans aucune réserve de la part des rédactions, enracine dans l'esprit de l'opinion qu'une telle description des faits est véridique¹³. De plus, en l'absence totale d'analyse politique, l'évocation « des crimes perpétrés par Israël » aboutit à une argumentation purement pathétique sacrifiant tout récit historique : les « crimes d'Israël » semblent ainsi n'être motivés que par la méchanceté pure. La stratégie des boucliers humains et du terrorisme, la guerre sainte menée par l'Islam contre Israël depuis sa création ne sont pas même évoquées. Cet effacement actanciel (il n'y aurait qu'un seul « actant » – Israël – qui serait responsable de tout) transforme Israël en monstruosité morale gratuite.

– *historiquement*, Confiant décrit la « criminalité fondamentale » d’Israël selon une origine chronologique : « depuis 1948 ». Ce n’est donc pas la politique de tel ou tel gouvernement qu’il critique mais toute l’action d’Israël *depuis son origine même*. L’équation logique est donc bien Israël = criminel. Cela revient à délégitimer l’existence même d’Israël, seul pays au monde à être ainsi pointé du doigt comme fondé sur le crime. Cette idée d’un crime originel a de fortes résonances symboliques dont Israël fait les frais : son crime est son existence même.

– Autre mythéologie évoquée, celle d’un sort plus doux des Juifs dans les pays musulmans :

Les Innommables des pays arabes étaient certes discriminés, mais jamais massacrés à intervalles réguliers comme en Europe. Gobineau n’est pas arabe (ni nègre, ni chinois, ni hindou ni polynésien ni eskimo).

Le sionisme aurait pour seule source la persécution d’origine européenne. Là encore, nous ne nous lancerons pas dans la longue litanie du statut de dhimmi dans les pays musulmans qui touche les Juifs et les infidèles, ni dans le récit des massacres d’une tribu juive dès l’origine de l’Islam par Mahomet lui-même. La seule occultation du fait est un symptôme de malhonnêteté.

En écrivant une nouvelle version de l’histoire, les récits mythéologiques, occultent les récits positifs. Ainsi quand Confiant reproche aux Juifs de se dire « occidentaux » : il oublie (comme beaucoup) que l’Occident est notamment fondé sur un texte juif. Confiant est prêt à forcer le réel pour faire des Juifs des anti-occidentaux de manière à faire apparaître leur « occidentalité » comme une perversion... alors qu’ils sont l’un des fondements textuels de la civilisation occidentale. L’idée que le sionisme serait une invention récente et accidentelle, c’est faire du sionisme une idée arbitraire, comme une violence faite à l’histoire, ce qui délégitimerait l’existence d’Israël¹⁴.

Cet amoncellement mythéologique est une conglobation de stéréotypes qui prennent place dans un ensemble macrostructural : cet agrégat de fausses vérités construit ainsi une argumentation qui semble si l’on n’y prend garde « tenir la route ». Il peut ainsi dans l’article du *Monde* se contenter du procédé de l’ironie (« Dieudonné serait le grand-prêtre d’une toute nouvelle secte, celle des antisémites nègres ») et nier l’existence d’une judéophobie « arabe et nègre » des banlieues, contrairement à l’antisémitisme « gaulois » qui serait lui bien réel. Il refuse un constat pourtant massivement documenté, celui d’un antisémitisme musulman et d’un antisémitisme d’extrême gauche¹⁵.

En refusant ces faits objectifs, il est clairement dans le déni mais sur le plan argumentatif, cela lui permet de capitaliser un argument supplémentaire : plus il y a d’arguments, même bancals, plus la démonstration paraît convain-

cante. Si Confiant cherche dans l'histoire des confirmations excusant sa haine du Blanc-colon-Occidental-et-de-son-allié-Juif, la virulence de son désir ne cesse de transparaître précisément parce qu'elle déforme le réel. C'est même à son insu, dans sa dénégation, que sa haine est d'autant plus transparente.

Dénégation et défolement

Le premier glissement inconscient de l'argumentation de Confiant est de justifier la rencontre Dieudonné – Le Pen... en s'en prenant aux Juifs ! Car le non-dit évident, c'est que la judéophobie est bel et bien ce qui relie Le Pen et Dieudonné : en trouvant comme excuses à ce dernier le comportement des Juifs, Confiant procède donc en creux à une justification de la judéophobie.

Dans ce paragraphe niant l'existence d'un autre antisémitisme que celui de l'extrême droite blanche, Confiant affirme qu'il s'agit d'une accusation des « néocolons » visant à laminer la résistance des intellectuels martiniquais (« Et quelles meilleures armes pour terrasser ces 'refuzniks' que de les accuser d'être racistes et antisémites ! »). Il désire donc nier cette accusation : « Or qu'en est-il exactement ? Les Nègres seraient-ils devenus subitement antisémites et si oui, pourquoi ? ».

Son argumentation prend là un tour involontairement révélateur : il laisse penser qu'il veut innocenter « les Nègres » de cette accusation mais

b) il dit pourquoi ils auraient des raisons d'être antisémites.

Tout est dans le « si oui, pourquoi ? ». La conjonction « si » construit une hypothèse ; la conjonction « pourquoi » construit une explication. Il faut donc que l'hypothèse soit vérifiée et possède une manifestation dans le réel pour que l'on puisse attribuer des causes à ce qui d'hypothèse devient alors une assertion positive. Or, Confiant nie que l'hypothèse envisagée soit vérifiée... mais il explique pourquoi elle le serait¹⁶ ! C'est une figure de la dénégation, « procédé par lequel le sujet, tout en formulant un de ses désirs, pensées, sentiments jusqu'ici refoulés, continue à s'en défendre en niant qu'ils lui appartiennent¹⁷ ». Freud décrit ce schéma : « Au premier non de refus vient s'adjoindre aussitôt une confirmation¹⁸. » C'est bien le schéma de ce « si oui, pourquoi ? » : négation de l'hypothèse (il n'y a pas « d'antisémitisme nègre ») puis confirmation de l'hypothèse (les raisons de son sentiment de « malaise, stupéfaction, colère »).

Le même cheminement est illustré dans le texte ayant circulé sur Internet et se résume à trois étapes :

- a) on nous accuse de judéophobie.
- b) c'est faux.
- c) mais nous sommes en colère contre les Juifs.

La dénégation est une levée partielle du refoulement en ceci qu'elle parvient à l'exprimer. Mais elle ne le lève pas entièrement et, ici, permet même de camper sur ses positions en mettant à distance ce qui est nié grâce à une justification : il ne s'agit pas de « judéophobie », mais de « colère ». Confiant s'accroche ainsi à une nuance lexicale où son agressivité ne serait pas fondamentale et arbitraire mais temporaire et justifiée. En parlant de tous les Juifs et en exprimant une fureur négativante où les Juifs sont niés dans leur nom, il révèle pourtant l'essence de son ressentiment. Planté dans sa colère, il s'enferme dans sa justification, qui atteint de manière réifiante la totalité des Juifs – généralisation qui est en soi judéophobe, comme les généralisations sur les Blancs et les « Nègres » sont racistes.

Il révèle ailleurs la profondeur de sa rancœur en prétendant qu'on veut lui « faire endosser l'Inquisition, les pogroms, la rafle du Vel d'Hiv' et la Shoah » au nom de la notion de crime contre l'humanité qui aurait pour but de « pousser tous les peuples du monde, quels qu'ils soient, à se sentir coupables dudit crime ». Cette notion est exactement l'inverse : elle nous invite à souffrir au nom de ceux qui ont souffert¹⁹ et convie l'humanité à compatir avec les victimes en tant que nous sommes tous moralement concernés par ce qui arrive à l'homme en tant qu'homme. Or, au lieu de se sentir englobé dans cette humanité souffrante, Confiant veut se dédouaner d'une culpabilité que l'on n'impute pourtant qu'à ceux qui ont quelque chose à se reprocher : « la Shoah est une abomination, mais, désolé, je ne m'en sens ni responsable ni coupable ». Il se défend de ce dont on ne l'accuse pas ! C'est là que fait retour une part du refoulé : ces Juifs, on en parle trop, ils nous embêtent avec « leur » Shoah... Par ce détournement, Confiant refuse d'être victime morale aux côtés des Juifs.

Cette compréhension à rebours du crime contre l'humanité, est un signe de dénégation.

L'exemple type de dénégation dans la cure est le suivant :

- Dans mon rêve, cette personne n'est pas ma mère.
- Alors pourquoi vous parlez de votre mère ?

Version Confiant, cela donne :

- Je ne me sens pas coupable
- Alors pourquoi vous parlez de votre culpabilité²⁰ ?

Après les multiples ajustements de la réalité pour justifier sa haine, Confiant nie sa haine... tout en l'évoquant. Car en exprimant les bonnes raisons qu'il y aurait à être antisémite, il parvient à évoquer sa culpabilité de ne pas aimer les Juifs, à la faire sortir. Evidemment, pour Confiant « cette colère provient en fait d'une immense déception. » L'ambivalence vis-à-vis de son objet est tortueuse : il avait tout pour les aimer, ces Juifs et puis voilà qu'ils le déçoivent ! C'est

donc décidément de leur faute... Ce retour permanent aux Juifs – tout ça pour excuser la visite de Dieudonné au Front National... – est le signe d'une obsession qui rejoint certaines figures bien connues de la judéophobie.

L'obsession juive et le tabou

En feignant de ne pouvoir prononcer le mot « Juif » et en le remplaçant par une métonymie (« gens-dont-il-est-interdit-de-nommer-la-religion »), Confiant fait appel à une figure verbale du tabou : le fait de gommer le nom et de le désigner par une périphrase efface le nom juif tout en ne cessant de le convoquer. Cet acte rhétorique est lourd d'implications symboliques qui combinent l'effacement littéral des Juifs et l'obsession des Juifs²¹.

Le sens péjoratif du mot « innommable » n'est qu'un ajout de mépris accessoire : tout se joue dans l'oblitération du nom juif qui réalise à une destruction symbolique. Mais les résonances symboliques de « l'innommable » lui échappent plus qu'il ne le perçoit : l'innommable, c'est aussi le Tétragramme (YHWH), c'est le divin ramené à son symbole d'indicibilité. Il fait ainsi des Juifs une incarnation taboue et divine : comme « intouchables », ils forment alors une caste à part qu'il méprise-sacralise dans le même temps. N'oublions pas que le fondement de sa colère est un amour déçu... D'ailleurs, il fait comme si la loi interdisait de nommer les Juifs. C'est en tout cas la loi qu'il se donne dans son premier texte. Dans le second, c'est au contraire le nom d'innommable qui disparaît ! Confiant est mal à l'aise face aux Juifs au point de ne pas savoir comment les nommer. Il s'impose donc un tabou verbal dans un premier texte, puis s'aperçoit que ça passe mal et revient dessus.

Obsédé par les Juifs, il tente de les fixer dans une posture qu'il contrôle, alternativement victimes ou bourreaux... Ses textes ne sont ainsi qu'une gigantesque épanorthose (il répare ce qu'il dit) : en ne cessant de revenir sur son impression première (le Juif-victime), il veut rectifier son erreur de jugement (c'est un Juif-bourreau) et transforme son pseudo-amour initial en colère haineuse.

Comme face à un objet pour lequel la relation est plus riche, plus saturée de sens, Confiant a une réaction différente : pour les Juifs, il ne rie pas ; il se fâche. Il leur reproche d'être autres que ce qu'il voudrait. Il les voudrait « frères », sauf que ces frères, il leur envie d'être autre chose que ce que lui est. Finalement, il retombe sur l'accusation banale de différence : ces Juifs, ils ne sont pas comme nous, ni même comme les autres Occidentaux. Ce montage désirant existe déjà ailleurs : l'islam aussi reproche aux « insoumis », c'est-à-dire aux non-islamisés, de ne pas reconnaître qu'ils devraient être musulmans !

Vouloir les Juifs « frères » est une formulation intéressante : ils agissent comme un père, comme un frère aîné déjà là mais qui vit déjà sa vie. D'où cette

rancune incessante de ne pas être pris en compte par l'ainé. Car c'est Confiant qui va chercher les Juifs dans ses textes... précisément parce qu'ils ne lui demandent rien ! Son antienne sur les Juifs-victimes-qui-ne-veulent-pas-le-reconnaitre proclame une captation de leur identité : ils devraient être comme nous ! Comme le remarque Daniel Sibony, quand il est question d'identité, ce sont souvent les Juifs que l'on sollicite (ce sont les spécialistes de l'identité !), comme s'ils étaient détenteurs du manque ou responsables de cette faille : « La passion de la jalousie, où l'on croit que ce qui nous manque, c'est l'autre qui l'a ; et que ce qu'il a (ou qu'on lui suppose), c'est ce qui nous manque²². » Confiant exprime son féroce besoin des Juifs comme emblèmes de l'altérité... C'est pour les mêmes raisons qu'il a besoin de postuler un racisme total : pour faire de son identité-combat quelque chose de légitime. Reste que l'obsession juive tourne au farcesque : même le nationalisme martiniquais éprouve ainsi le besoin de s'adosser aux Juifs pour se sentir exister !

Car en sacralisant les Juifs comme alliés (ce sont des frères) et en les vouant simultanément à la détestation comme traîtres (ce sont de faux-frères), Confiant ne s'intéresse pas à ce que peut bien être le judaïsme pour les Juifs, mais il postule une *altérité-repère*. Les Juifs sont le repère à l'aune duquel il juge de la morale, de l'histoire, de l'Occident, de la colonialisation, etc. En faisant des « innommables » la source supposée du ressentiment de Dieudonné, il parle en fait de son ressentiment personnel (« je ne peux bien entendu répondre qu'à mon seul niveau »). C'est donc bien que les Juifs lui servent à se construire : bref, ils sont importants pour lui, ce qui en fait *des sortes de fétiches identitaires qui n'ont pas d'existence propre mais qui n'existent qu'en relation avec lui. Cette captation de l'autre dans son jeu est le propre d'un montage pervers*²³. Cela signifie que les textes de Confiant ne sont pas autre chose qu'un refus du Juif considéré comme atteinte à son identité personnelle. Entre le bon qui s'identifie au Moi-plaisir et le mauvais, qui est rejeté comme extérieur, Confiant dans un premier mouvement identifie les Juifs au moi-plaisir (« ce sont nos frères ») avant de revenir sur ce diagnostic et de les exclure (« ce sont des bourreaux : ils me veulent du mal »). Cette alternance de rapprochements et de rejets aboutit à un jugement qui n'est pas de nature politique. Autrement dit, la construction de Confiant passe par un affect et son discours a plus à voir avec ce qu'il a en lui qu'avec une quelconque objectivité. Ses deux textes ne sont, en définitive, pas autre chose que des défolements sans l'ombre d'un raisonnement démonstratif.

Conclusion

Confiant se pose en tant que Martiniquais-Nègre-homme-du-Tiers-Monde, empilant les identités dans une frénésie englobante, comme points de repère

du Juste. Cet égocentrisme particulier se heurte aux Juifs et réactive un montage judéophobe courant : le tabou du Juif comme objet d'identification-rejet. C'est donc le Juif similaire-différent qui l'irrite dans une altérité qu'il n'arrive pas à apprivoiser. Cette démangeaison se résout dans l'insulte-effacement où les Juifs sont décrétés « innommables ». Leur conversion à ses vues est la condition de leur acceptation comme frères. Etrangement, en considérant le Juif comme faux frère, Confiant retombe sur le même montage que l'islam : si vous reconnaissez l'islam, si vous êtes littéralement « soumis » (le sens du mot "islam"), alors on vous accepte. Si vous tenez à votre identité irréductible, vous êtes dhimmi, innommable.

Confiant recycle donc l'obsession juive qui poursuit le monde depuis quelques millénaires. Selon les époques trop « orientaux », pas assez assimilés, ils ont pu être accusé d'être « communistes » ou « ultra-libéraux ». Chez Confiant, les Juifs sont trop occidentaux et pas assez noirs. Bref, les Juifs doivent toujours être quelque chose (trop ou pas assez) pour ceux qui s'emparent de leur identité. Les Juifs sont pourtant comme tout le monde dans leur diversité : communistes ou grands patrons, intellectuels ou ouvriers²⁴...

Le symptôme judéophobe réside justement dans cette obsession de donner une identité figée et cernable, fixation du désir de celui qui parle et lui permet de se donner en retour à lui-même une identité enfin régénérée par cet autre-père, support identitaire par antithèse que jouent les Juifs malgré eux. Ces raisonnements surgissent au croisement d'un héritage chrétien, d'un montage musulman, d'idéologies d'extrême-droite et d'extrême-gauche et s'appuient sur des clichés aujourd'hui largement diffusés (Israël comme criminel ; les colonisés victimes éternelles...).

Cet inconscient collectif, difficilement refoulé, refait surface dans le discours public, y compris sous la plume d'un écrivain prestigieux. Et si des propos scandaleux déclenchent une certaine indignation, leur martèlement a depuis longtemps envahi les débats qui reposent sur ces clichés désormais courants. Car les « dérapages » sont toujours considérés par les bonnes consciences comme insignifiants... alors que ce sont justement les dérapages qui sont signifiants de profondeurs inavouables.

La faute (pardonnable) de Dieudonné

Un texte de Raphaël Confiant*

Je ne connais pas personnellement Dieudonné et je n'ai pas fait partie de ceux qui sont venus le soutenir au Palais de Justice de Fort-de-France l'an dernier quand étaient jugés les deux individus dont la loi interdit de nommer et la nationalité et la religion – qui l'avaient – agressé sur le parking de l'aéroport du Lamentin (...)

Sans verser dans la psychanalyse à bon marché, ni la sociologie à la petite semaine, je crois cependant déceler une double souffrance chez l'humoriste : l'une liée à sa personne, à son être métis (père africain, mère blanche) ; l'autre liée à ces gens qu'il est interdit de nommer (il a été partenaire de scène de l'un d'eux pendant une dizaine d'années) et que dans ce papier je désignerai donc sous le vocable d'Innommables. Commençons par le commencement : bien que de mère blanche, gauloise, camembert, tout ce qu'on voudra, Dieudonné sait que les gens comme lui demeureront à jamais dans la société raciste hexagonale un nègre et rien qu'un nègre. Il aurait d'ailleurs eu 70 %, 80 %, 99 % de « sang blanc », il serait toujours un nègre ! Voilà la réalité que cherchent à dissimuler tous les donneurs de leçons droits-de-l'homnistes et pseudo-démocrates (...)

Il y a là certainement chez les gens comme Dieudonné, métis vivant en Occident, une souffrance réelle liée à l'impossibilité pour eux d'assumer ce qu'ils sont réellement. Souffrance qui pousse certains métis pouvant « passer pour Blanc » à renier de leur côté leur part noire pour pouvoir vivre tranquillement. Avez-vous d'ailleurs remarqué que l'expression « passer pour Noir » n'existe pas ? Hypocrisie Occidentale, vaste hypocrisie. Mais poursuivons...

L'autre souffrance de Dieudonné est, elle, liée à une énorme erreur que nous faisons quasiment tous, gens du Tiers-Monde, gens de couleur comme ils disent, à savoir que face aux gens-dont-il-est-interdit-de-nommer-la-religion (car dire ou écrire de « confession chrétienne », de « confession musulmane » ou de « confession bouddhiste » n'est pas réprimé par la loi !), nous sommes persuadés d'avoir affaire à des frères de misère. A des victimes de l'Europe et de l'Occident comme nous. Pourquoi ? Parce que nous nous disons – et moi le premier – qu'après :

- l'Inquisition commise par les Espagnols
- les pogroms polonais et russes
- « Le Protocole des Sages de Sion » russe
- l'affaire Dreyfus et la rafle du Vel d'Hiv' françaises
- les trains de la mort et les chambres à gaz allemands,

Nous nous disions qu'il n'était pas possible que les victimes de ces atrocités européennes ne soient pas du même bord que, disons, les Amérindiens génocidés par Colomb et ses descendants, ou les Nègres esclavagisés. Du même bord que nous, quoi !

Il y avait une vie « innommable » brillante en Europe depuis dix siècles dont Vienne était symboliquement le centre. L'intelligence européenne a été littéralement inséminée, fécondée par la culture des Innommables. Aujourd'hui, cette vie-là a été éradiquée par le nazisme et le yiddish, par exemple, est devenue une langue morte. D'ailleurs, le mouvement sioniste c'est-à-dire la volonté de se créer un Etat à soi, un état dans lequel les Innommables vivraient entre eux, n'est-il pas né... en Europe ? Pas chez les Innommables marocains, irakiens ou yéménites en tout cas. Et pour cause ! Les pogroms, les ghettos, les rafles du Vel d'Hiv' et les chambres à gaz, ce sont les Européens qui les ont pratiqués pendant des siècles. Les Innommables des pays arabes étaient certes discriminés, mais jamais massacrés à intervalles réguliers comme en Europe. Gobineau n'est pas arabe (ni nègre, ni chinois, ni hindou ni polynésien ni eskimo) (...)

La presse franco-européenne bavasse depuis quelque temps sur une prétendue « judéophobie noire ». Et Dieudonné est classé comme le grand-prêtre de ce nouveau racisme. Mensonge ! Hypocrisie ! Nous sommes en colère, oui, très en colère, contre ceux qui victimes de l'Inquisition-Pogrom-Rafle-du-Vel-D'hiv-Chambres-à-gaz se définissent aujourd'hui comme Occidentaux, se réclament de la civilisation Occidentale et massacrent en toute impunité les Palestiniens. Cette colère provient en fait d'une immense déception.

Dieudonné, je te comprends. Je comprends ton désarroi.

Nous ne sommes pas civilisés, mais au moins notre honneur est de n'avoir pas brûlé des Innommables sur l'échafaud comme dans l'Espagne de l'Inquisition, de n'avoir pas ghettoisé et massacré des Innommables comme en Pologne et en Russie, de n'avoir pas livré aux hordes nazies des dizaines d'enfants innommables comme lors de la Rafle du Vel d'Hiv' française. Et encore moins d'avoir fabriqué de chambres à gaz comme les Allemands. Oui, c'est là notre honneur.

Et à ce titre, nous n'avons aucune leçon de morale, de démocratie, d'antiracisme, de droits-de-l'homme et bla-bla-bla, à recevoir de gens qui comment l'écrit Frantz Fanon, dans « Les Damnés de la terre », n'ont cessé de massacrer l'homme partout où il le rencontrent.

Quand un Euro-américain me fait une leçon de démocratie, de tolérance et de droits de l'homme, j'ai deux réactions : d'abord, je suis admiratif devant un culot aussi monstre. Après avoir génocidé les Amérindiens, esclavagisé les Nègres, chambres-à-gazé les Innommables, gègènisé les Algériens, napalmisé les Vietnamiens et j'en passe, voici que ça se pose en modèle de vertu ! Chapeau, les mecs. Ma deuxième réaction est que je me marre.

Par contre, quand un Innommable, après tout ce qu'il a subi de l'Occident, vient me tenir le même discours et se pose face à moi en civilisé et en Occidental, là je n'ai plus qu'une seule réaction. Comme Dieudonné, je me fâche tout net.

* <http://www.volcreole.com/forum/message-702011.html>

(consultation du 18 décembre 2006)

notes

1. L'un, intitulé « La faute (pardonnable) de Dieudonné », a circulé par courrier électronique ; l'autre est paru dans *Le Monde*, sous le titre (attribué par le journal) « Les Noirs, du malaise à la colère » (édition du samedi 9 décembre 2006).

Pour le premier, voir par exemple <http://www.volcreole.com/forum/message-702011.html> (consultation du 18 décembre 2006). Nous le reproduisons en partie en encadré.

2. Passons sur les vicissitudes historiques de ce développement judéo-chrétien et le rôle des Lumières, cela nous emmènerait trop loin.

3. On soulignera que cela n'est pas le cas dans de nombreux pays non occidentaux...

4. La seule définition historique des Algériens que Confiant retient serait la souffrance infligée par les Français : il ne mentionne pas, par exemple, la guerre civile où certains Algériens, se considérant comme plus et meilleurs religieux que les autres, ont trouvé bon de massacrer leurs compatriotes.

5. Il a pu fustiger l'auteur Serge Bilé, le traitant de « *Nègre à Blanc* », « *Nègre français* » « *Français noir* ». Il lui reproche son « discours franco-négriste » son « idéologie assimilationniste profrançaise ». in *Nouvel Observateur*, 13 juillet 2006.

6. On s'étonnera de sa position car de fait, bien que français, écrivant notamment en français et rémunéré par l'Etat français pour faire partie de l'Université française, il se présente en opposition identitaire (« il faudra bien que nous discussions avec, quel que soit le président ou le régime que les Français auront choisi », in *Le Monde*).

7. Quand *Libération* titre « En parlant des "Innommables", l'écrivain martiniquais exprime une blessure coloniale » (12 décembre), le journal dédouane Confiant : c'est lui qui est blessé. On remarquera que le cheminement de cette anti-logique victimaire : comme il est blessé par la colonisation... cela met en cause les Juifs !

8. Il oublie aussi, bien sûr, qu'on peut être juif et noir.

9. Dans l'article du *Monde*, Confiant a atténué sa terminologie qui est nettement moins raciale. Le mot « innommable » a disparu et il est question de « néocolons », de « l'Occident » et non plus de la « société blanche » ou des « Euro-Américains » : cet effacement vaut un aveu.

10. On trouvera étrange que la souffrance raciste soit une « excuse » pour une rencontre avec Le Pen !

11. *Histoire de la pensée sioniste*, p. 17.

12. Voir *L'expulsion des juifs des pays arabes*, Pardès.

13. L'habitude est tellement prise que quand *Libération* titre « Trois écoliers abattus à Gaza » (12 décembre, page 9), avec un encadré sous-titré « Israël bloque Desmond Tutu » tout le monde comprend qu'il s'agit d'un « nouveau crime » d'Israël : il faut attendre le dernier paragraphe pour que soit enfin signalée la revendication du triple assassinat par « l'armée islamique d'Al Qods ».

14. On rejoint une autre doxa bien connue : ce sont les musulmans qui auraient à « subir » les conséquences du Mal occasionné par les Européens. Même alors, on se demande pourquoi avoir des Juifs comme voisins serait vécu comme un malheur si intolérable... C'est la souveraineté juive même qui est vécue par l'identité musulmane comme une vexation.

15. Cf. *Prêcheurs de haine* de P-A. Taguieff, *Les Territoires perdus de la République*, dir. E. Brenner, *La démission de la République* de S. Trigano, etc.

16. C'est une figure célèbre qu'illustre la blague (juive ?) du chaudron :

– Tu peux me rendre le chaudron que je t'avais prêté ?

– Non, tu ne me l'as pas prêté. D'ailleurs j'ai même pas pu m'en servir, il avait un trou.

17. Laplanche et Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, p. 112.

18. *L'homme aux rats*.

19. C'est en ce sens que l'esclavage a aussi été qualifié de crime contre l'humanité par les dirigeants occidentaux : on attend encore une telle reconnaissance de la part des pays musulmans dont la part dans la traite africaine est monumentale et aussi des pays africains ayant fait la traite de leur propre population.

20. « La négation syntaxique, négation dans le discours, entretient avec l'impulsion destructrice, l'impulsion à rejeter, à mettre à l'extérieur, à refouler (...), un rapport foncièrement équivoque, puisqu'il est à la fois l'emblème de sa présence et le moyen de sa disparition. » Freud : « La négation » in *Résultats, idées, problèmes*, p. 136.

21. Coïncidence intéressante, André Schwartz-Bart imagine dans son roman *Le dernier des Justes* (1959) un officier nazi répugnant à dire le mot « Juif » et le remplaçant par le mot « figure » : « (...) comme si par un délire inverse, et croyant au diable non en lui, mais dans la victime, l'ordonnateur eût à cœur de consolider le barrage de la violence par cette forme singulière d'exorcisme verbal ; ou comme si craignant de voir surgir un regard d'homme au milieu de cette chair offerte à son bon plaisir, il eût voulu faire descendre à Ernie toutes les marches qui mènent au néant ». p. 382.

22. Daniel Sibony, *L'énigme antisémite*, p. 29. Et aussi, *Le racisme, une haine identitaire*.

23. Cf. Daniel Sibony, *Perversions*.

24. Un Juif russe rural va à Moscou. Il revient émerveillé :

« Si vous saviez, j'ai vu un Juif riche avec dix domestiques, un Juif communiste qui connaissait tout Marx et qui ne jurait que par la révolution, un Juif qui connaissait tous les traités du Talmud par cœur, un Juif qui s'était converti au catholicisme...

– C'est normal cette diversité, il y a beaucoup de Juifs dans une grande ville !

– Non, vous ne comprenez pas : c'était le même Juif !! »